

Le rêve de Camerlo Farrugia

Camerlo Farrugia n'était pas plus bête qu'un autre. Il avait même hérité de son père de cette forme d'intelligence pratique, bien plus adaptée aux problèmes de l'existence que tout ce que l'on peut apprendre à l'école.

Camerlo Farrugia savait à peine lire et écrire. Mais quelle importance. Personne n'a jamais demandé à un cocher maltais de Bab el-Khadra de réciter les fables de La Fontaine. Par contre, et c'était là l'essentiel, il connaissait Tunis comme la poche de son bleu de travail, la Médina autant les quartiers européens, et pouvait sans hésiter vous conduire dans n'importe quelle ruelle des souks des Tanneurs ou de celui des Parfums.

La veille, Camerlo Farrugia avait mis longtemps à s'endormir. Il y réfléchissait encore en assistant à la première messe du matin, appelée ici « Messe des cochers »

En sortant de l'église du Sacré Cœur, sans doute inspiré par le bon Saint Paul, sa décision était prise.

Le soir même il rendit visite à son cousin Coco Zammit ; un Zammit de la rue Malta Srira, dont le frère « faisait boucherie chevaline » au marché central, à ne pas confondre avec son autre cousin, un Coco Zammit lui aussi, celui qui s'était marié avec la plus jeune des filles Caruana de la rue de Monastir, et qui lui, tenait un éventaire de salaisons au marché de Bab el-Khadra.

Les deux cousins s'étaient assis devant un verre d'anisette accompagné de sa kémia.

— Je suis venu te voir, dit Camerlo Farrugia, parce que tu connais les automobiles aussi bien que moi je connais les chevaux.

— C'est vrai, je n'ai plus rien à apprendre en mécanique. Mais je suis surtout un spécialiste pour les Renault, mais aussi pour les Citroën, et je me débrouille pas mal dans les autres marques, répondit Coco Zammit d'un ton modeste.

Il but une goutte d'anisette avant de demander :

— Pourquoi ta question, tu veux t'acheter une automobile à présent ?

— Iva ! Mais pas pour me promener jusqu'à La Goulette le dimanche, mais pour faire le taxi-bébé.

Coco n'en revenait pas.

— Toi, taxi ?

— Oui, pourquoi ; c'est un miracle à t'entendre ?

— C'est pas un miracle, mais cocher, c'était quand même le métier de ton père, répondit Coco Zammit.

L'argument porta. Camerlo Farrugia se rendait bien compte que sa décision représentait un sacrilège. Une réticence qu'il s'était employé à vaincre depuis que cette idée lui était venue à l'esprit.

— C'est quand même pas de la faute de mon pauvre père si de nos jours les taxis nous mangent la laine sur le dos. Bientôt, à Tunis, il n'y aura plus que les

vieux, ceux qui ont peur des automobiles, qui prendront nos karrozzins, dit-il, un ton plus haut.

— Ne t'énerve pas. Je te disais ça sans malice. Alors tu es décidé à faire le taxi, et tu veux que je t'aide si j'ai bien compris ?

Camerlo Farrugia approuva d'un geste de la main.

— Tu sais que je n'ai rien à te refuser. Bon, comment tu vois ton affaire ? demanda Coco Zammit.

— Tu es mécanicien, tu peux peut-être m'apprendre à conduire, et m'expliquer un peu de mécanique en même temps. Pour la licence, je m'en occupe par une connaissance qui est bien placée à la Résidence. Après, tu me trouveras une quatre chevaux, une bonne occasion, et surtout pas trop chère.

— C'est comme si c'était fait, lui dit son cousin en lui servant un autre verre. Et tu verras, tu apprendras vite. Nous, les Maltais, nous avons la voiture dans le sang.

— Une quatre chevaux, c'est après tout qu'un gros attelage, en conclut Camerlo. Ils prirent ainsi rendez-vous pour le dimanche suivant avant de trinquer à nouveau. La nouvelle méritait bien une troisième tournée.

Camerlo Farrugia avait franchi un premier obstacle. Ne lui restait plus qu'à décider son épouse, fille de cocher, qui elle aussi était née au-dessus de l'une de ces écuries maltaises qui bordaient l'avenue Garros. Pour y parvenir, il eut l'habileté de lui parler de sous, de gros sous. Gracieuse ferma alors les yeux. Elle se vit habillée comme une Métropolitaine, couverte de bijoux comme Mme Bismuth, allant le dimanche en famille déguster un poisson complet à La Goulette. Elle accepta sans trop de réticences.

Ainsi, Camerlo Farrugia vendit sa calèche et son cheval et devint propriétaire d'un taxi-bébé.

Jamais, avant cette fameuse nuit, il ne regretta sa décision. L'abondance régnait chez les Farrugia de Bab el-Khadra. Les cochers du quartier éprouvaient de plus en plus de mal à nourrir leur famille et leurs chevaux. Gracieuse Farrugia se pavanait à la messe du dimanche dans des robes qu'elle achetait désormais dans les magasins de la rue de France.

Puis il y eut ce rêve. Et Carmelo, à l'image de bien des habitants du quartier, croyait aux messages contenus dans les rêves.

Son père lui apparut dans son sommeil. Celui-ci, dans sa tenue de cocher, son fouet à la main, portait sur son visage toute la misère du monde.

— Mon fils, qu'as-tu fait ? lui dit-il d'une voix où se lisait sa détresse. Tu as vendu la karrozzin qui appartenait à mon père, qui déjà la tenait du sien. Ton geste aura des conséquences graves, mon fils. Des conséquences dont tu porteras seul la responsabilité.

Ceci étant dit, le père s'éloigna en courbant l'échine. Et Gracieuse, éveillée en sursaut, découvrit son époux à genoux sur le tapis, bras ouverts, suppliant la Madone, les saints du paradis et tous ses morts de lui pardonner son crime.

Ce rêve bouleversa l'existence de Camerlo Farrugia qui, de ce jour, ne vivait plus que dans l'attente de la punition annoncée par son père.

Puis l'événement politique s'emballa. Ce fut ainsi, qu'un beau matin, Camerlo Farrugia et bien d'autres Maltais, accompagnés de Siciliens et de Juifs de Tunis, certains pleurant dans leur mouchoir, d'autres serrant les poings, virent disparaître au loin le port de La Goulette. Ils quittaient le pays où étaient nés leurs ancêtres, laissant derrière eux leur église, leur synagogue et leur cimetière.

En vous promenant à Marseille, quartier de Sainte Marguerite, peut-être pourrez-vous rencontrer Camerlo Farrugia. Si vous lui demandez de vous raconter la fin de son histoire, voici ce qu'il vous dira :

Le nationalisme tunisien, Bourguiba, l'arrivée au pouvoir de Pierre Mendès France, l'indépendance de la Tunisie et le départ des Européens, ne représentèrent que les péripéties de la punition que son père lui avait infligée.

Romans de Claude RIZZO :
Au temps du jasmin
Le Maltais de Bab el-Khadra
Je croyais que tout était fini.

Les 3 ouvrages parus aux éditions Michel LAFON

Claude RIZZO
Villa la Clarté – av Roi Albert 1^{er} 06100 Nice
Tel : 04 93 53 64 86 – E-mail : claudio.rizzo@wanadoo.fr

